

écriture tremblée, ses phrases décousues trahissaient un entier affaissement moral et physique.

—Comment supporteraient-ils l'annonce d'un échec ? pensa dououreusement Simone.

Et, en brave, loin de se laisser abattre, elle retrouva, dans le sentiment de l'absolue nécessité, un nouveau courage, se reprit à lutter, donnant tout son effort, faisant usage de toutes les armes qu'elle possédait.

Ceux mêmes qui avaient admiré dans le monde la jolie figure de Simone d'Avron, la grâce discrète de ses manières, auraient été étonnés de l'éclat, du brio, du charme séduisant qu'elle déploya ce soir-là. Son intelligence surexcitée rayonnait dans ses traits ; sa voix, quand elle chanta, eut une souplesse et des sonorités inconnues ; lady Eleanor, si peu accessible qu'elle fût aux affections de famille, dut, néanmoins, remarquer la supériorité de sa nièce et en tirer quelque satisfaction, car, à deux ou trois reprises, un véritable sourire vint effleurer ses lèvres blanches, et, congédiant Simone plus tard qu'à l'ordinaire :

—Vous m'avez fait oublier l'heure, dit-elle. Vous êtes une petite enchanteresse.

Simone savait ce qu'il lui en avait coûté de mériter cette louange. Une fois seule dans sa chambre, délivrée de toute contrainte, elle se sentit fléchir sous l'excès de la fatigue et de la tristesse. Elle avait si peu l'habitude de souffrir et surtout de souffrir seule, que ces trois jours passés à Erlington lui semblaient une éternité d'angoisse, et elle commençait à craindre que, si l'épreuve se prolongeait, ses forces ne vinssent à la trahir.

Toute la nuit, elle eut la fièvre et s'agita dans un demi-sommeil, poursuivie par ses préoccupations trop réelles auxquelles venaient s'ajouter des rêveries extravagantes. Le vent qui soufflait, faisant grincer une girouette sur le toit, lui semblait devoir emporter la maison ; puis, dans l'accalmie qui succéda, elle crut entendre autour d'elle des bruits singuliers, des craquements dans les murs, des frôlements dans les rideaux, et, au dehors, sous sa fenêtre, un piétinement confus, comme si une foule d'ennemis invisibles l'eussent cernée de toutes parts. Elle se redressa pour mieux écouter.

Ses oreilles avaient dû bourdonner, car un silence absolu régnait dans la chambre. Néanmoins, elle ne se trouvait pas encore rassurée, et ce silence même, cette obscurité, cette solitude nocturne, entretenaient ses vagues appréhensions.

Un petit filet de lumière, venant de la fenêtre, rayait les ténèbres. Peut-être le jour se levait-il enfin ?

Sans bien savoir ce qu'elle faisait, Simone sauta à bas de son lit et, à tâtons, alla ouvrir les volets.

Le jour était loin encore, mais les rayons de la lune brillaient, clairs et froids, sur la neige, et Simone, continuant son cauchemar, eut une vision étrange.

Là, en bas, juste en face de sa fenêtre, elle vit, elle s'imagina voir un homme debout, le visage tourné de son côté. Ce visage était, bien entendu, impossible à distinguer, mais, malgré sa vue basse, elle pouvait remarquer que l'homme était grand.

Involontairement elle recula, puis, pour s'assurer du fait, elle se rapprocha et, alors, ne vit plus personne, soit qu'à la première fois elle eût fait erreur, soit que l'homme se fût éloigné, disparaissant dans l'ombre des hauts sapins groupés à quelques pas de distance.

Elle se recoucha et resta longtemps éveillée, réfléchissant. Quel était cet homme ? Quel motif l'amenait, à cette heure, dans ce jardin solitaire où, pendant le jour, pas un être vivant ne se montrait ? Les abords du château étaient trop bien défendus pour que personne du dehors pût y pénétrer. Cet inconnu était donc un habitant d'Erlington. Instantanément, l'homme rencontré à la grille, la voix masculine entendue le jour de son arrivée, lui revinrent à la mémoire. Elle songea à l'immensité de la maison, par elle encore inexplorée, à certains détails dans la vie et l'entourage de sa tante, qu'elle n'avait pu s'expliquer. Mais, si les observations s'amassaient, nul fil ne venait les relier entre elles, et, la fatigue de ces vaines recherches aidant, Simone finit par s'endormir d'un sommeil profond.

Au réveil, elle éprouvait cette pesanteur de tête, cette lassitude des membres, suite inévitable de la fièvre, et ses souvenirs de la nuit se représentaient à sa mémoire dans un pêle-mêle d'images vagues et confuses.

Sa nature était peu portée au romanesque. Admettre l'existence d'un homme caché dans le château lui semblait trop dramatique. Celui qu'elle avait vu, se promenant au clair de la lune, devait être un personnage nullement intéressant ni mystérieux... probablement un jardinier allant surveiller les poëtes dans les serres ou s'occuper de tout autre soin de son métier. Et puis, à cette clarté indistincte, n'avait-elle pas pris pour un homme quelque arbuste du jardin ou peut-être une ombre ? Avait-elle vu, d'ailleurs, quoique ce soit, et cette apparition n'était-elle pas tout bonnement un rêve, aussi absurde que les autres rêves de la nuit ?... Cette dernière

explication, étant la plus simple, lui plaisait particulièrement, et elle eût donné quelque chose pour s'en prouver à elle-même la véracité.

—Mais, se dit-elle, frappée d'un trait de lumière, je verrai bien si l'on a marché sous ma fenêtre !

Avec une satisfaction évidente, elle constata que là, comme partout autour du château, la neige, solidifiée par le froid de la nuit, formait une couche épaisse, unie, que ne déchiraient ni sentier ni traces de pas.

Décidément elle avait rêvé. La preuve en était là, incontestable.

Néanmoins, tout le jour elle fut très nerveuse.

Son désir bien naturel de quitter Erlington devenait maintenant une hâte fébrile. Près de la moitié du délai fixé par Osmin était passé déjà, et elle voyait avec stupeur le temps continuer à s'écouler sans amener aucun changement dans sa situation.

Les nouvelles de France étaient mauvaises. L'état des affaires empirait, et M. d'Avron, changeant de ton, s'étonnait, s'irritait presque que Simone n'eût encore abouti à rien, s'avouant pour sa part tout à fait démoralisé, à bout de moyens, et, de plus, très inquiet de la santé de sa femme.

Une affreuse amertume, une colère gonfla le cœur de Simone à la pensée de la détresse des siens, de son impuissance à les secourir, de cette mortelle attente où on la tenait vainement depuis tant de jours. La patience devenait aussi dangereuse que le reste, et, prenant son parti, quand elle revit lady Eleanor au lunch, elle commença hardiment :

—Vous savez, ma tante, que la personne qui m'a amenée doit repartir après-demain ?

—Eh mais ! ma chère, qu'est-ce que cela me fait ? dit lady Eleanor indifféremment.

—Il avait été convenu que je repartirais avec elle...

—Ah ! vous êtes déjà lasse de ma compagnie ! Je devais m'y attendre. Soit. Partez donc. Qu'est-ce qui vous retient ?

Simone rassembla tout son courage.

—Avant de songer à retourner chez mes parents, dit-elle, il me faudrait d'abord savoir si c'est le bonheur ou le malheur que je vais leur apporter, et là-dessus, ma tante, vous seule pouvez me fixer.

Lady Eleanor, darda sur Simone son regard implacable et terne, et, avec hauteur :

—Vous voulez, je crois, me rappeler que je vous ai promis une réponse ? Peine perdue, car je n'oublie jamais rien.

Appuyant lourdement sur les mots, elle continua :

—Cette réponse n'est pas prête. Trop de choses peuvent influencer ma décision pour que moi-même je la connaisse encore. Libre à vous de l'attendre ou de chercher ailleurs un secours plus prompt et plus assuré.

—Je n'espère rien de vous ! murmura Simone.

Un léger soupir de satisfaction souleva la poitrine de lady Eleanor, et si la chose n'eût paru trop invraisemblable, on aurait pu supposer, à certains signes, qu'elle aussi, pendant ce rapide dialogue, avait été agitée de craintes, d'espérances successives, qu'elle aussi attachait de l'importance aux paroles, aux actes de sa nièce, dépendait d'elle en quelque chose, attendait de la jeune fille une faveur, une assistance, un bénéfice déjà calculé.

Pour donner le change, peut-être, elle redoubla de froideur en concluant :

—Puisqu'il en est ainsi, vous feriez sagement de vous montrer patiente.

—Je le suis, je le serai tant qu'il faudra, dit la pauvre Simone, inclinant la tête avec découragement.

Cette promesse lui fut plus difficile encore à tenir qu'elle ne le croyait. Dans la monotonie désespérante où se traînaient les heures, sous le calme apparent qu'il lui fallait garder, son agitation intérieure grandissait jusqu'à l'affolement. Son supplice, maintenant, lui paraissait ne plus avoir de terme, et la force de le supporter lui faisait défaut. Une satiété écœurante, un insurmontable dégoût de ce qui l'entourait, la prenait par moments. Elle détournait la tête pour ne plus voir en face d'elle le masque immobile et blafard de lady Eleanor, son éternelle robe noire aux plis droits, le bonnet de veuve posé sur sa tête avec la même correction rigide. Le service de ces domestiques, pour elle sourds et muets comme des mannequins, lui portait sur les nerfs, et le vieux chien pelé qui, maintenant apprivoisé, sautait sans façon sur ses genoux, lui inspirait une répulsion touchant à l'horreur. Le salon, sa chambre, la maison entière, lui paraissaient affreux, lugubres, et elle éprouvait un besoin irrésistible de respirer un autre air, de voir d'autres visages, d'échapper à ce milieu, ne fût-ce qu'un moment, pour retrouver l'équilibre de son esprit et la saine notion des choses.

(A suivre)